

Des couteaux et des hommes

Robert C Girardin, *Saxi s'en va*, Montréal, La Pleine Lune, 1998, 180 p.

Jeanne Hyvrard, *Grand choix de couteaux à l'intérieur*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 144 p.

Lisa Carducci, *L'Italie est ailleurs*, Brossard, Humanitas, 1997, 138 p.

Claudine Potvin

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37827ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1999). Compte rendu de [Des couteaux et des hommes / Robert C Girardin, *Saxi s'en va*, Montréal, La Pleine Lune, 1998, 180 p. / Jeanne Hyvrard, *Grand choix de couteaux à l'intérieur*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 144 p. / Lisa Carducci, *L'Italie est ailleurs*, Brossard, Humanitas, 1997, 138 p.] *Lettres québécoises*, (93), 32–33.

Robert C. Girardin, *Saxi s'en va*, Montréal, La Pleine Lune, 1998, 180 p., 20,95 \$.

Jeanne Hyvrard, *Grand choix de couteaux à l'intérieur*, Hull, Vents d'Ouest, 1998, 144 p., 17,95 \$.

Lisa Carducci, *L'Italie est ailleurs*, Brossard, Humanitas, 1997, 138 p., 17,95 \$.

Des couteaux et des hommes

Trancher dans le vif du sujet et en ressortir affamé,
pour le meilleur et pour le pire.



NOUVELLE
Claudine Potvin

RARES SONT LES AUTEURS QUI SOUTIENNENT d'une nouvelle à l'autre le même souffle ou qui maintiennent l'intérêt du lecteur du début jusqu'à la fin. Or, ce qui pourrait être considéré comme un désavantage se transforme souvent en son contraire. Ainsi, les trois recueils discutés ici. Un récit, un tableau, une image ou un calembour plus faibles se voient sans cesse récupérés par un conte amusant, un humour accrocheur, une émotion suggérée, une langue fantaisiste, un ton de confiance, un non-dit. Genre par excellence de l'« entre », la nouvelle s'avère à la fois merveilleusement avare et généreuse de ses mots.

L'art de la concision

Robert G. Girardin n'est pas un nouveau venu sur la scène littéraire. *Saxi s'en va* est le troisième recueil, et sans doute le dernier si on se fie au titre, d'une trilogie amorcée aux Éditions de la Pleine Lune en 1992 avec la parution de *Ainsi vu* et poursuivie en 1995 avec *Saxi et les autres*. On reconnaît la signature de l'auteur à ses histoires courtes, extrêmement courtes, à la prose saccadée, à la phrase coupée, au ton sentencieux, aux jeux de mots subtils, aux fins inattendues et efficaces.

Saxi s'en va se donne en trois volets. La première partie, « Histoires courtes et histoires plus courtes », se présente sous forme de brefs instantanés, récits à peine amorcés, entre la sentence et le constat, ou encore entre la maxime et l'adage qui rappellent les tirades à la Prévert. Dans ces petits textes de moins d'une page, Saxi se présente avant tout comme observateur et juge de la condition humaine, passant des remarques tour à tour ironiques, générales, ou astucieuses. Ainsi déclare-t-il : « Si quelqu'un vous hait sans vous connaître, craignez-le davantage que celui qui vous connaît et vous hait pour les mêmes raisons. »

(« La haine », p. 42). Ailleurs, il remarque que le vide « [...] à l'intérieur était tel, qu'il pouvait se pencher au-dessus de tous les précipices sans risquer d'y tomber. Le vide n'attire pas le vide » (« Le vide », p. 25). Penser la langue constitue le paradigme de ces vignettes, comme dans ce passage sur l'extrémisme linguistique de certaines féministes qui trouble Saxi : « Il vient de se

brouiller avec l'une d'entre elles, son amie Citrone. Il ne veut plus l'entendre dire ma médecine quand elle parle de son médecin. » (« L'extrémisme », p. 60)

Les histoires de Saxi contenues dans des préceptes d'allure proverbiale se transforment littéralement en apophtegmes dans la deuxième partie intitulée « Le sablier. Aphorismes et réflexions ». Ici, le texte se veut parole mémorable ayant valeur d'axiome, de vérité. Le paragraphe se réduit à la phrase. Jeux de mots plus ou moins faciles (« Un père sévère ne persévère en rien », [p. 127] ; « Depuis l'invention de l'électricité, le monde ne tient plus qu'à un fil », [p. 135]), ou assez amusants (« Si vous tombez dans le Grand Canyon, vous ne pouvez pas mieux tomber » ; « Les écologistes catholiques sont contre la masturbation » [p. 134-135]), ou encore fragments d'ordre philosophique (« Il y a bien pire que de mourir », [p. 122] ; « La seule autorité, c'est le savoir », [p. 139]). Par contre, bien que nommée « Histoires aussi courtes que vraies », la troisième section propose une conversation faite de textes-souvenirs, de lettres-mémoires, d'échanges de poèmes avec le poète Gaston Miron. Seule véritable nouvelle de *Saxi s'en va*, ce récit met en scène le politique, l'écriture et l'amitié. Ce dialogue que Girardin recrée pour le plaisir des lecteurs séduit en ce qu'il nous dessine un Miron que nous avons tous aimé, mais surtout une « genèse poétique » que l'intimité des mots permet.



Robert C.
Girardin

L'apprentissage de l'Histoire

Jeanne Hyvrard n'en est pas à ses premières classes. Elle a publié nombre de romans, d'essais, de recueils poétiques et de nouvelles ainsi que plusieurs travaux critiques. Sa réputation d'écrivaine est donc bien établie. Les Éditions Vents d'Ouest nous proposent son dernier livre, composé d'une vingtaine de récits. En plus d'offrir des couvertures de plus en plus attrayantes, tout au moins dans la collection « Rafales », Vents d'Ouest sélectionne ses auteurs avec soin. En ce sens, le recueil de Jeanne Hyvrard s'avère riche sur le plan de la thématique et de l'écriture.

Grand choix de couteaux à l'intérieur appartient sans doute à la catégorie du fantastique, mais l'ensemble de ces nouvelles se présente toutefois sous la forme d'un discours intellectuel, voire académique. Comme plusieurs titres l'indiquent, nous passons par de nombreux domaines scientifiques, soit l'histoire et la géographie, la philosophie, les mathématiques, la physique et la chimie, l'histoire de l'art, la poésie, le sociopolitique, la génétique. De prime abord, il semble que la connaissance soit le motif central de ces récits. Cependant, l'auteure tend à déconstruire la pensée occidentale basée sur l'acquisition d'un savoir. De



fait, « un grand choix de couteaux » loge à l'intérieur de chacun de ces espaces culturels et discursifs. D'une part, chacune des histoires contient un commentaire sociopolitique, que ce soit sur la pauvreté (« En sous-sol »), les classes sociales, les bourgeois et les réfugiés (« Une belle santé »), la guerre et le phénomène de globalisation (« Un sommeil de plomb »), le travail des femmes (« Histoire-géographie »), la manipulation génétique (« La collaboratrice »), ou la paranoïa (« Les mathématiques »). Du point de vue narratif, ce commentaire est intégré à un événement, à un épisode dans la vie d'un individu. Or, ces individus sont essentiellement anonymes ; sans nom, la ou le protagoniste est avant tout un « elle » sans identité, ou bien un surveillant et une étudiante, N et T, une femme, une famille, ce qui accentue l'effet de généralité. La dimension argumentative remplace le niveau narratif, comme dans cet extrait de « Physique-chimie » :



Connectant les observations, on pouvait envisager l'amour comme la version humaine d'un phénomène physico-chimique plus général : l'attraction des corps. Séparés depuis le Big Bang, les érotions cherchaient à se rassembler et à défaut à maintenir les équilibres. L'arrachement des branches déclenchait des flux. Les érotions déstabilisés qu'étaient des corps non saturés. (p. 33)

L'artificialité de ces passages donne au recueil une allure de traité et de manuel alors que, dans d'autres cas, on tombe dans l'article de journal :

Les pays riches dans le collimateur de ce boucher, le Tiers Monde cessait d'être sympathique, même aux tiers mondistes. Les défenseurs des droits de l'Homme trouvaient qu'il y avait des limites et que parfois même, ce n'était plus là l'essentiel. (« Un sommeil de plomb », p. 77)

Par contre, une nouvelle comme « Le métropolitain » offre beaucoup plus. Tout en passant un message social et tout en laissant voir un engagement et une inquiétude face à la destruction de l'humanité, l'auteure y fait vivre son personnage. C'est à travers une vibrante et incroyablement métaphore d'un œil qui s'écrase sur le sol que se manifeste la force de l'écriture de Jeanne Hyvrard.

Italie, quand tu nous tiens !

Au cours des deux dernières décennies, la littérature italienne publiée au Québec et au Canada a continué de nous donner, des surprises agréables. Quoique souvent d'inspiration étrangère, ces textes écrits en territoire québécois et le plus souvent en français ont l'avantage de nous sensibiliser à une réalité culturelle autre. Depuis 1985, Lisa Carducci suit une trajectoire littéraire inscrite dans une quête identitaire entre le Québec et l'ailleurs, entre le vécu et la mémoire de l'imaginaire. Dans *L'Italie est ailleurs*, que l'auteure présente en deux temps, récits et contes, puis nouvelles, Carducci montre bien à quel point ces termes se confondent. Carducci mélange dans son recueil anecdotes amusantes, histoires plus ou moins élaborées, épisodes cocasses, souvenirs d'enfance, confidences, fables. Ces textes tirent leur charme de la description des lieux, des gens et des coutumes d'un pays dont on évoque la saveur avec tendresse et humour.

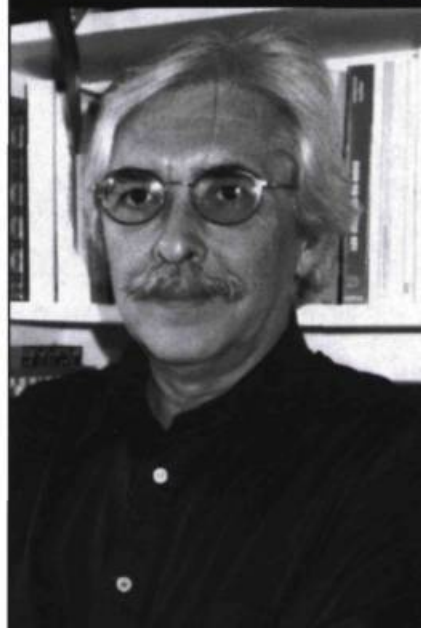


Lisa Carducci

Or, l'auteure ne s'en tient pas à l'apparente légèreté du sujet. Elle aborde avec justesse et pertinence les thèmes liés à la condition migrante : l'ailleurs, le racisme, les stéréotypes, l'exil, la fierté de l'immigrant, l'étrangeté, les mariages mixtes, le machisme, la culture populaire, etc. Sans jamais frôler le pamphlet, l'auteure nous fait toutefois comprendre que ses parents « possédaient en commun cet orgueil de prouver qu'un immigrant n'est pas un québécois, qu'il est capable de suffire aux besoins familiaux, qu'il ne doit rien à personne » tout comme elle sait dire en peu de mots la saveur de son pays : « [...] je dégustai mes olives lentement, me limitant à deux par semaine et gardant le noyau dans ma bouche jusqu'à ce qu'il eût perdu toute saveur. » (« Les coclives », p. 19-21) Lisa Carducci traduit la notion de différence dans des récits succints et transparents, mais vifs et intelligents. « Pas de chiens ni d'importés » résume en peu de phrases l'attitude d'un propriétaire qui refuse de louer un appartement à des Noirs ou à des Italiens, précisément au nom de la différence. Bref, il faut lire *L'Italie est ailleurs* parce que nous sommes tous des Italiens et que Lisa Carducci a de belles histoires à raconter.



XYZ éditeur



Michel Saint-Denis
L'amour, l'argent, la guerre...
Anthologie des meilleures citations
sur la condition humaine

Les choix qu'il [l'auteur] effectue ici sont judicieux généralement et donnent à consommer une bien agréable et instructive lecture de chevet.
André Bernier, Visages.



256 p. • 14,95 \$



1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mblink.net